

**Zeitschrift:** Macolin : revue mensuelle de l'École fédérale de sport de Macolin et Jeunesse + Sport  
**Herausgeber:** École fédérale de sport de Macolin  
**Band:** 48 (1991)  
**Heft:** 10

**Artikel:** Sport et culture, demain  
**Autor:** Charreton, Pierre  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-997791>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 01.05.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Sport et culture, demain

Pierre Charreton, docteur ès lettres

*A la rigueur, la culture peut se passer du sport, mais le sport peut difficilement se passer de la culture sans courir le risque de sonner creux. Mis en contact, ces deux éléments forment un sujet vaste et complexe. Bien qu'étant avant tout un spécialiste de la littérature à thème sportif, Pierre Charreton, docteur ès lettres et professeur à l'Université de Saint-Etienne, en a parlé brillamment dans le cadre du Symposium de Macolin. «Par définition», explique-t-il avec beaucoup de modestie, «un littéraire travaille sur des écrits qui ont été publiés, jadis ou naguère, c'est-à-dire sur un passé, proche ou lointain. Or, comme le thème du congrès était orienté vers le futur, j'ai d'abord été bien embarrassé!» Cela ne l'a pas empêché de présenter un exposé dense et solide, se référant, pour l'essentiel, au modèle français qu'il connaît particulièrement bien. (Y.J.)*



Pierre Charreton.

### L'état des lieux en France

Il est vrai qu'en France plus qu'ailleurs (par exemple nettement plus que dans les pays anglo-saxons) sport et culture ont été longtemps considérés comme antinomiques. Malgré quelques exceptions parfois célèbres, l'univers culturel est chez nous traditionnellement disjoint de l'univers sportif, à tel point que mon propre sujet de thèse sur le thème du sport dans la littérature française était parfois, vers 1970, consi-

déré avec quelque ironie par certains de mes collègues: le sport n'était pas un sujet noble, il n'avait pas vraiment droit de cité dans l'intelligentsia. Si le sport est chez nous souvent méprisé par les gens de culture, c'est sans doute qu'il ne remplit pas assez ses promesses, qu'il n'est pas assez ce qu'il pourrait ou devrait être.

L'analyse que propose à ce sujet Jacques Rigaud est caractéristique<sup>1</sup>. Elle conduit à dissocier une essence du sport, en soi considérée comme estimable, du **phénomène** sportif, dont

les manifestations se révèlent le plus souvent négatives au point de vue culturel. Le rôle que le sport a pu jouer dans «l'affranchissement des corps» et dans «l'expression personnelle de chacun» lui confère, selon J. Rigaud, «une signification culturelle éminente». L'auteur est même prêt à concéder que la pratique personnelle de l'éducation physique et du sport constitue, «pour un grand nombre, une véritable activité culturelle». Mais il passe ensuite en revue les tares qui affectent le sport-spectacle, faisant de lui, comme eût dit André Malraux, une «usine de rêves», et le vidant de son contenu culturel intrinsèque, puis il conclut: «Quels que soient sa dignité propre et l'effort qu'il exige de ceux qui s'y consacrent vraiment, le sport ne se relie à la vie sociale qu'au niveau le plus bas de l'activité commerciale, de la publicité clinquante, de la politique de clocher et de la passivité des médias». Voilà pourquoi le sport fait figure d'un succédané de culture populaire, ou de sous-culture, partageant ce rôle avec la télévision qui, d'ailleurs, le sert et s'en sert.

Désireux de ne pas trop disperser mon propos, je laisserai de côté le sport-spectacle, qui avait déjà depuis longtemps donné lieu à des diatribes de la part d'écrivains comme Georges Duhamel ou Jean Giono<sup>2</sup>. Je ne parlerai pas ici du spectateur, qu'un Georges Hébert voulait chasser du stade, car je suis soucieux de centrer cette réflexion sur les incidences culturelles du sport au point de vue du pratiquant, modeste ou de haut niveau.



Flavio Cotti, ministre suisse de la culture et... du sport!

Je citerai d'abord quelques anecdotes significatives. Voici la première: Je me suis occupé pendant vingt ans de la Maison de la Culture de Firminy, non loin de Saint-Etienne. Le Corbusier avait conçu le bâtiment au cœur d'un ensemble à vocation sportive, puisqu'il était situé entre deux stades, et à proximité de la piscine de Wogensky, l'architecte de la Maison de la Culture de Grenoble. Beau symbole, résurgence du «miracle grec»! Il faut avouer que l'osmose entre ces deux «univers» ne s'est guère produite. En 1971 j'avais organisé un mois de manifestations diverses autour du sport: compétitions et festivités locales, exhibitions de natation et de gymnastique au niveau national, cycle de conférences. Malgré des efforts considérables d'information et de sensibilisation du public, les conférences ne connurent qu'un succès très relatif.

Seul Michel Bouet a parlé devant un public assez garni, mais constitué surtout de Professeurs d'EPS et de dirigeants de clubs... Les milieux de la culture méprisaient le sport, les milieux sportifs se sentaient mal à l'aise dans un bâtiment où avaient lieu généralement des spectacles de théâtre, de danse ou des concerts.

Or, en 1985, il m'est arrivé de participer à un colloque organisé par l'UEREPS de Paris X Nanterre sur le thème «Corps, Espace, Temps»: il était plus question d'expression corporelle, de danse, ou de photographie que de sport proprement dit. Même constatation au congrès de Larnaca (Chypre), sous l'égide de la même université, et dont le sujet était: «Sports, Arts et Religions»<sup>3</sup>: le sport en tant que tel et en particulier la compétition étaient réduits à la portion congrue. On était tombé d'un excès dans l'autre: le sport avait perdu sa spécificité pour s'intégrer dans l'univers de la culture, au risque de s'y diluer.

Je mentionne ces faits pour montrer à quel point les choses ont évolué, surtout lors de la dernière décennie. A cet égard, on peut avancer que la France a maintenant rattrapé son retard sur le reste de l'Europe et sur les Etats-Unis. Après les travaux des précurseurs, Joffre Dumazedier, ou plus tard Michel Bouet<sup>4</sup>, des cohortes d'historiens, psychologues, sociologues, sémiologues, etc. à l'Institut National des Sports ou dans d'autres centres universitaires, ont contribué à faire reconnaître le sport comme un sujet enfin sérieux, digne des recherches les plus spécialisées. Il est vrai que certaines d'entre elles, à force de spécialisation, deviennent tellement difficiles à lire que le grand public ne peut y avoir accès. La recherche universitaire, en développant parfois à l'excès son caractère

ésotérique, risque de se couper de ce qu'on appelait naguère la «culture générale».

Cependant on peut globalement affirmer que désormais le sport a pénétré dans la sphère culturelle, où il a trouvé droit de cité. En témoigne la conclusion de Robert Ferras et Christian Pociello au congrès de Besançon (1989), intitulée «Une synthèse pour demain»<sup>5</sup>: les auteurs se réjouissent de la «conjoncture favorable» que connaît actuellement le développement des recherches sur le sport.

## La double relation entre le sport et la culture

Après ce premier constat, plutôt réconfortant, il faut préciser en quels sens fonctionne la relation entre ces deux notions: sport et culture, car elle peut s'entendre au moins de deux manières fort différentes.

Ou bien, comme je viens de le faire, on évoque les relations du sport avec la culture, entendue au sens institutionnel, c'est à dire l'Université, les Beaux-Arts, l'architecture, le théâtre, la danse, le cinéma, la littérature ou plus généralement le livre.

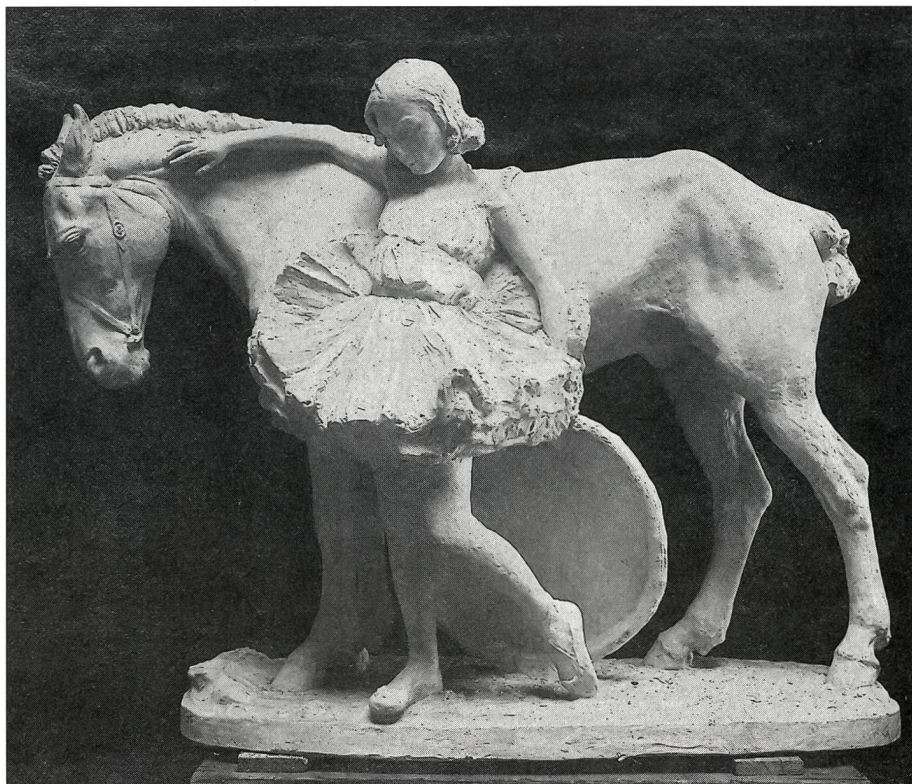
Ou bien l'on fait allusion à l'aspect culturel du sport lui-même, ce dernier étant considéré, dans certaines conditions, comme une pratique favorable à l'épanouissement individuel, à l'accomplissement des virtualités, au développement des talents, à la manifestation d'une expression personnelle au sein

d'un groupe, que celui-ci soit institutionnel: l'équipe, le club, ou plus informel comme la bande de copains qui se rassemblent pour une randonnée à vélo.

Dans la première acception, c'est plutôt le domaine des sciences humaines que celui de l'art qui est en train de se développer. En France, la littérature à thème sportif connaît une déperdition certaine. Sans doute viendraient me contredire les succès encore récents d'un Louis Nucera, d'un Antoine Blondin, ou tout dernièrement d'un Jacques Perret (*Articles de sport*, Juillard); mais leurs livres ne sont que des recueils de chroniques déjà anciennes rassemblées en volume. La littérature de fiction, le roman et la poésie à thème sportif ne sont plus très vivaces en France.

Sur ce plan je ne me risquerai pas à une prospective. Nul ne sait ce qui peut advenir. Il existe aux USA, autour de la San Diego State University, une revue intitulée *Sport-Literature*, qui publie nouvelles, poèmes, essais, qui se taillent la part du lion à côté des articles de recherche. On ne trouverait rien de comparable actuellement dans notre pays.

L'autre manière d'aborder le problème se révèle peut-être plus pertinente: de nos jours, dans quelle mesure et à quelles conditions le sport peut-il être un facteur d'épanouissement de l'individu? A ce propos, je citerai d'abord deux témoignages majeurs: en France, ceux de Gabriel Cousin et de Pierre Naudin.



«La petite écuyère» (Pinchon) ou l'union du sport, de la danse et de la poésie.



Grâce au sport, entre autres, la culture au bout d'un long chemin: Pierre Naudin (à droite) et le sculpteur Maurice Guillaume dissèquent le «saut à la perche».

On peut trouver celui de Gabriel Cousin dans trois publications parues à des dates bien différentes: dans le livre déjà cité dirigé par Dumazedier: *Regards neufs sur le sport moyen de culture*, paru en 1950; ensuite dans *Sport et Société* (CIEREC, St-Etienne 1981), enfin dans l'ouvrage que lui a consacré notre Centre de Recherches stéphanois en 1983, où je m'étais risqué à une synthèse sur «le rôle et le sens du sport dans l'itinéraire créateur de G. Cousin», en présence de l'auteur lui-même. Pierre Naudin, lui, est bien connu des lecteurs de *MACOLIN*: à l'époque où la revue s'appelait *Jeunesse et Sport*, il avait publié une série d'articles, en particulier sur «l'athlète et le comédien».

Voilà deux hommes issus des milieux les plus modestes, qui ont connu, adolescents, l'apprentissage à l'usine, qui vivaient dans une ambiance défavorable au développement de leur sensibilité esthétique et de leurs appétits culturels, et qui ont vu, grâce au sport, s'ouvrir à eux l'univers du rythme et du style. Le premier est devenu poète et auteur dramatique, le second essayiste et romancier. Le sport a donc constitué pour eux une ouverture vers un monde de sensations nouvelles qui demandaient à s'exprimer par le moyen de l'écriture et de l'art.

Je me propose de citer quelques lignes de Gabriel Cousin, car il s'agit à mon avis d'une analyse exemplaire:

«Je fis le lien et éprouvai le bonheur d'une forme, entre ma foulée, sa cadence et un mouvement dansé. Entre le jaillissement d'une pulsion au profond

de moi et un geste. Entre mon rythme personnel et la parole. Entre l'extension finale, par exemple, du bras au disque et le jaillissement d'un saut en danse (...)

Je sens, je vérifie, les rapports directs entre mon rythme intérieur, mon souffle d'athlète, et mon souffle sur le plateau scénique et le rythme d'une scène dans son jeu et pour son écriture. Ou de ma respiration qui détermine le rythme dans un poème.

Ainsi lignes, couleurs, volumes, timbres, sonorités, rythmes, cadences, font-ils partie du sport comme ils sont les éléments de base de la création<sup>6</sup>».



... entre ma foulée, sa cadence et un mouvement dansé.

## Le sport: progrès culturel ou menace pour la culture?

Il est vrai que de tels exemples, somme toute assez rares, ne nous permettent guère de répondre à la question envisagée de manière prospective: est-ce que l'évolution actuelle du sport oriente le pratiquant dans le sens d'un progrès culturel ou au contraire constitue à cet égard une menace?

Ici, il faut faire attention à ne pas être le jouet d'une double illusion, celle que J.-C. Passeron nomme d'une part l'illusion du «toujours pareil», c'est-à-dire la continuité, et d'autre part l'illusion du «jamais vu», à savoir la rupture totale<sup>7</sup>. Comme le dit aussi Christian Pociello: «Il est toujours délicat (et risqué) de tenter de saisir, dans son mouvement même et sa logique propre, une dynamique de transformation<sup>8</sup>».

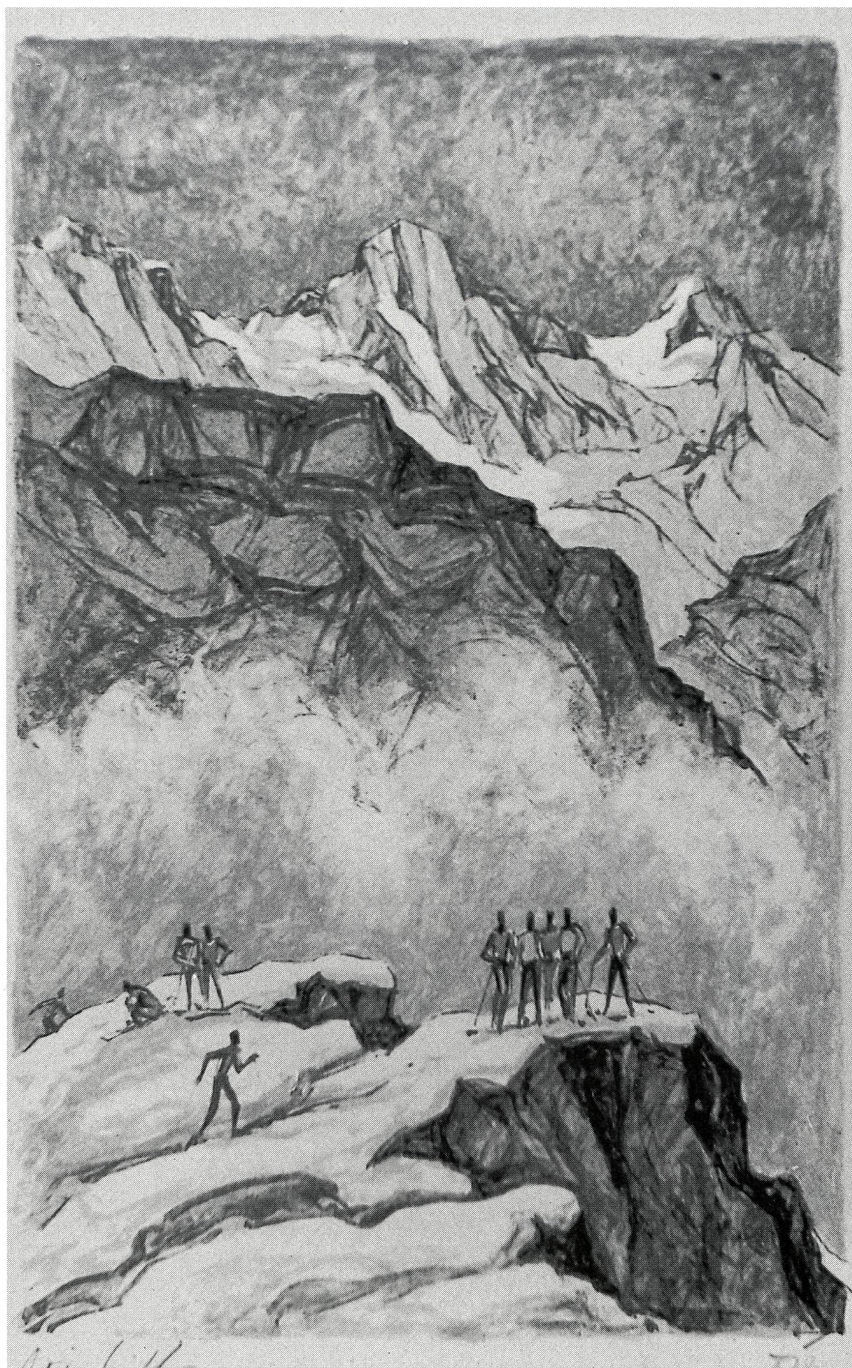
La transformation la plus visible réside dans le développement de ce qu'on a appelé le «sport californien» (surf, planche à voile, parapente, etc.). Cet avènement pourrait être considéré comme un facteur de culture, dans la mesure où ce type de pratique échappe aux carcans de la compétition codifiée, avec les excès qu'elle entraîne. L'homme y joue plus librement avec la nature et les éléments, et se trouvent relégués au second plan les mobiles de rivalité, les pulsions d'agressivité, et même les mobiles pécuniaires. Le libre jeu, l'aventure personnelle semblent prendre le pas sur l'affrontement et la compétition à outrance. Selon Jean-Pierre Egger, maître d'éducation physique et entraîneur d'athlétisme, les jeunes préfèrent spontanément le sport pratiqué **librement** au sport institutionnalisé.

Peut-être faut-il regarder de plus près la réalité. De nos jours, dès qu'un phénomène prend de l'ampleur, il se médiatise: s'ensuivent bientôt les questions de «gros sous»; la commercialisation, le mercantilisme ont tôt fait de s'emparer des domaines jusque-là réservés au libre épanouissement des désirs et des ressources personnelles. Par exemple l'alpinisme, jadis qualifié de «sport pur» ou de «sport sans témoins», devient l'objet de paris de plus en plus difficiles, dont on se demande parfois quel peut bien être le sens: enchaîner trois sommets, ou trois parois de grande difficulté dans les vingt-quatre heures. Celui qui remporte de tels défis voit grandir son étoile au firmament où brillent ceux qu'on nomme précisément les «stars». Il trouve des «sponsors» de plus en plus disposés à financer ses exploits qui sont bientôt commercialisés sous forme de films. Il en va de même avec des disciplines telles que le surf ou le parapente.

Qu'on veuille bien me comprendre! Il ne s'agit pas de faire de l'angélisme, car l'argent est toujours une condition nécessaire. Mais dès que l'argent s'en mêle **excessivement**, la valeur culturelle du sport risque de s'en trouver réduite, car il a tendance à se transformer selon les critères des **mass-media**, avec toute la gloriole et l'aspect mercantile qui s'ensuit. Il devient **sport-business**, ou encore un simple «**show**» qui, selon M. Kündig, ne satisfait ni le sportif ni même le spectateur.

Il faut rappeler ici les mises en garde d'un Jean-Marie Brohm, d'un Michel Bernard, ou d'un Philippe Simonnot – même si elles sont parfois excessives. Celles de J.-M. Brohm sont bien connues: elles s'inscrivent dans la ligne de la contestation symbolisée par Mai 68; c'est en cette année 1968 que la revue *Partisans* a publié un numéro intitulé *Sport, culture et répression* (Maspéro), où l'on trouve développées des idées que les instances officielles ont d'emblée qualifiées de subversives. Les diatribes de J.-M. Brohm, en particulier contre l'olympisme moderne, ont été reprises lors du colloque de St-Etienne en 1981. L'auteur met en cause les prétendues «vertus éducatives du sport». Il qualifie l'olympisme de «nouvel opium du peuple» (en bonne compagnie avec le football) et dénonce sa «militarisation»<sup>9</sup>. Il a repris tout récemment une telle analyse au colloque de la Sorbonne sur «L'Anthropologie du sport» (avril 1991).

Quant à Michel Bernard, dans son article consacré au sport écrit pour *L'Encyclopaedia Universalis*, il n'a de cesse de réfuter la vision humaniste de Michel Bouet. Il ne voit dans la prétendue éthique du sport qu'une mystification, car «elle emprunte ses valeurs à l'idéo-



*L'alpinisme à la... croisée des chemins!*

logie du système qui l'a fait naître et le soutient, c'est à dire à la classe dominante qui assure l'existence et la pérennité d'un tel système». En particulier la compétition appartient à une «structure mentale imposée par la forme du régime capitaliste». Philippe Simonnot, dans son livre consacré à l'**Homo sportivus**, voit aussi dans le sport actuel un mythe des sociétés capitalistes modernes. En particulier, il analyse ce qu'il dénomme un «capitalisme de la chair»<sup>10</sup>, en faisant allusion aux athlètes et sportifs achetés et vendus au gré des «sponsors» ou de grands requins du monde des affaires.

On le voit: le sport est symbole de notre culture, dans la mesure où l'on entend ce dernier terme au sens de

«mode de civilisation». Mais si l'on fait référence à la culture comme valeur humaine, sens du jeu, usage de la liberté, c'est toute notre civilisation marquée par le sport qui s'inscrirait en faux!

Je ne pense pas qu'il faille rejeter d'emblée de telles critiques, même si elles peuvent paraître contestables dans leurs excès, les simplifications qu'elles opèrent, les partis-pris idéologiques qui les sous-tendent. Il s'agit d'une remise en cause radicale de l'**institution** sportive plus que du sport lui-même, encore que la compétition semble considérée comme perverse **en soi**, et non pas seulement par ce que la société moderne en fait. J'ai dit déjà quelques mots sur les excès qu'entraîne la compétition lorsqu'elle est ob-

jet de médiatisation. Cela n'a d'ailleurs rien de bien original. Mais, inversement, que reste-t-il du sport si l'on veut en chasser complètement tout esprit de compétition, toute valeur de confrontation et de mesure de l'effort, de la réussite ou de l'échec, toute idée de la performance ou du **défi**, «noyau de l'activité sportive», si l'on évacue toute notion de progrès par rapport à soi ou par rapport à autrui? Devenu un simple loisir, il ne mérite plus le nom de sport: le paradoxe du sport, c'est que le plaisir obtenu est à la mesure du **sérieux** avec lequel on le pratique. Le dilettantisme risque fort d'entraîner rapidement l'ennui.

De cette question du «niveau» atteint ou recherché découle le vieux problème de l'amateurisme et du professionnalisme, sur lequel Giraudoux, attristé par l'affaire Ladoumègue, avait déjà écrit une série d'articles en 1932!

Le débat a souvent donné lieu à des joutes simplistes, que je ne vais pas évoquer ici. De nos jours, le sport de haut niveau est nécessairement «professionnel», quels que soient les euphémismes dont on use pour masquer la réalité: l'athlète doit y consacrer l'essentiel de son temps, de ses capacités, de ses ressources physiques, nerveuses et mentales. Déjà Coubertin disait qu'il ne tenait pas absolument à la mention de l'amateurisme. En effet, ce n'est pas le professionnalisme, en soi, qui est en cause, mais la manière dont il est pratiqué. Le prétendu «amateurisme» peut faire aussi bien l'objet de critiques. Déjà, en 1970-71, deux nageuses françaises, pourtant cataloguées comme athlètes «amateurs», ont pris des positions qui provoquèrent un scandale: elles alléguaient que l'entraînement qui leur était imposé ne faisait que les abrutir, et qu'elles étaient maintenues dans une situation de mineures irresponsables, sous la coupe d'«officiels» de toutes catégories. Un tel phénomène risque fort de s'accroître avec le professionnalisme reconnu, car l'athlète, le joueur, devient une sorte de capital, une valeur marchande, aux mains de ceux qui tiennent les leviers

La rédaction de MACOLIN est responsable du choix des illustrations qui agrémentent ce texte.

de commande. Sur ce point, les critiques des auteurs que je viens de mentionner méritent d'être prises en considération. Si la valeur culturelle du sport de masse n'est guère remise en cause, celle du sport de haut niveau dépend en grande partie du statut accordé au champion. Dans cette problématique «sport et culture», il faut donc dissocier

le pratiquant moyen, qui a le temps de poursuivre des études et peut s'insérer «normalement» dans la cité, et le sportif d'élite qui, au moins pendant un certain temps, est obligé d'organiser l'essentiel de sa vie autour du sport.

Je me ferai ici l'écho d'un éditorial qu'Yves Jeannotat a récemment écrit pour MACOLIN<sup>11</sup>, où il dénonçait la condition du champion, devenu, disait-il, «l'esclave type des temps modernes». Au fond, une telle dénonciation



*Tout au fond, peu apparent mais bien réel: le plaisir!*

rejoint – avec des nuances et sans les présupposés idéologiques – les mises en garde d'un J.-M. Brohm ou d'un Michel Bernard.

Autre danger: on entend souvent dire que le champion devient de plus en plus une sorte de produit de laboratoire, un être artificiel et «robotisé», exagérément spécialisé en vue d'un seul type de performance. Il faut bien souligner que l'artifice, du moins au sens propre du terme, ne constitue pas un mal en soi: la culture, dans son acception première, se définit comme la marque de l'homme sur la nature, y compris sur son propre corps. Mais dans le sport comme dans l'art, il faut que cette élaboration, cette discipline, ne fasse pas l'économie du **plaisir**. Je ne crois guère au mythe du champion robot, quelle que soit l'emprise de l'entourage technique. Car le sport comporte, me semble-t-il, une sorte de morale immanente: aucune haute performance conquise à force d'ascèse ne persiste durablement sans le plaisir de l'athlète. Dès que le plaisir disparaît, les résultats s'en ressentent. Les exemples

ne manquent pas de ces équipes de football fabriquées à coups de millions et qui ont rapidement périclité, parce qu'elles avaient perdu le plaisir de jouer. Seul le plaisir est la marque, le signe, et même la condition d'une réussite durable, parce que dans le sport c'est l'homme tout entier qui se trouve engagé. Ici se vérifie l'ancien adage aristotélicien: «Les plaisirs sont les signes des puissances».

## Conclusion

Évitons donc à ce propos la tentation des discours nostalgiques et passésistes qu'on trouve d'ailleurs dans la littérature dès les années 20! La spécialisation, la médicalisation comportent sans doute des risques d'excès, mais **en soi** elles ne sont pas critiquables. Il faut tenir compte des progrès effectués dans la connaissance des mécanismes biologiques, physiologiques, psychologiques, et profiter de ces progrès, tout en étant bien conscient que ces disciplines n'appréhenderont jamais l'homme dans sa totalité infiniment complexe. On ne pourra jamais fabriquer un champion en appliquant systématiquement des principes «scientifiques» au détriment de l'épanouissement humain. Le sport restera un facteur de culture dans la mesure où l'athlète d'élite, à l'instar de l'artiste, pourra s'affirmer comme une **liberté créatrice**, liberté certes conquise à force d'ascèse et de discipline, au sens noble de ces termes, mais orientées dans le sens du développement et de l'épanouissement des facultés personnelles. On reconnaît ici la perspective d'Yves Jeannotat dans tous ses éditoriaux de la revue MACOLIN. Pour ma part, au risque de passer pour un «humaniste» attardé, j'y souscris sans réserves. ■

### Notes et références:

- <sup>1</sup> *La culture pour vivre*, Gallimard 1975, p. 42-43
- <sup>2</sup> Cf. G. Duhamel, *Scènes de la vie future*, Mercure de France 1930 et J. Giono, *Les Terrasses de l'île d'Elbe*, Gallimard 1976 (textes écrits autour de 1960)
- <sup>3</sup> *Sports, Arts et Religions*, éd. STAPS 1989
- <sup>4</sup> J. Dumazedier, *Regards neufs sur le sport moyen de culture*, Le Seuil 1950; M. Bouet, *Signification du sport*, Ed. Universitaires, 1968
- <sup>5</sup> *Géopolitique du sport*, Ed. STAPS 1990, p. 350
- <sup>6</sup> *Sport et Société*, CIEREC, St-Etienne 1981, p. 102
- <sup>7</sup> *Esprit*, avril 1987, p. 13
- <sup>8</sup> *Ibid.* p. 95
- <sup>9</sup> *Sport et Société*, op. cit. p. 80
- <sup>10</sup> *Homo sportivus*, Gallimard 1988, p. 69
- <sup>11</sup> *MACOLIN*, 2/1991